

Courrier des lecteurs

Cette rubrique est ouverte aux lecteurs du Bulletin. Pour soumettre une lettre en vue de sa publication, veuillez contacter un membre du Comité de rédaction.

Les opinions exprimées dans la rubrique “Courrier des lecteurs” sont celles de leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement la position de l’EMS. Les lettres des lecteurs publiées dans le Bulletin sont publiées sans modification.

Un visa américain pour Jacques Hadamard, ICM 1950 et Henri Cartan

J’ai été très surprise de lire, dans le Bulletin de décembre 2008, dans la nécrologie d’Henri Cartan rédigée par Jean-Pierre Bourguignon [1] :

La demande de visa déposée par Laurent Schwartz pour assister à l’ICM où il devait recevoir la médaille Fields a été rejetée par l’ambassade des États-Unis à Paris. Afin d’exercer une pression maximale, Henri Cartan a confisqué les passeports de tous les participants français à l’ICM et a menacé d’exclure la France de la participation si Schwartz n’était pas autorisé à entrer aux États-Unis.

J’ai songé à écrire à Jean-Pierre pour lui signaler cette erreur, mais il me semblait que l’histoire était tellement connue que quelqu’un d’autre l’en aurait déjà informé et qu’une correction aurait dû paraître. Or, ce même texte est paru dans le numéro de septembre 2010 des Notices de l’AMS, avec la même erreur. J’ai donc décidé d’envoyer un courriel à Jean-Pierre, dans lequel j’écrivais :

J’ai été très surprise de lire l’article “Cartan, l’Europe et les droits de l’homme” dans le numéro de septembre des Notices. Dans la deuxième colonne, les informations concernant l’ICM 1950 semblent erronées.

Il est vrai que Cartan (alors président de la SMF) a récupéré les billets de bateau de plusieurs participants français (et non leurs passeports). Ce n’était pas parce que Laurent Schwartz n’avait pas pu obtenir son visa (il y avait bien eu un problème, mais il a été résolu), mais plutôt parce que Jacques Hadamard, alors âgé de 85 ans, vice-président du Congrès, qui avait passé la guerre aux États-Unis, était désormais considéré comme un communiste dangereux et ne pouvait donc pas obtenir de visa.

Jean-Pierre m’a remercié d’avoir relevé l’erreur et m’a dit qu’il tenait cette histoire d’un récit d’Henri Cartan (qui n’était plus tout jeune). J’ai alors écrit à la rédaction des Notices : après tout, il s’agit davantage d’histoire américaine que d’histoire française ou européenne...

Bref... Que fais-je ici ? Le but de ce court article n’est ni de discuter du fait que “B dit A” n’est pas la même chose que “A”, ni d’insister sur le fait que “C pense se souvenir que B lui a dit A” est également une chose différente. Il s’agit plutôt de comprendre comment il a été possible que personne n’ait remarqué l’erreur.

Revenons à la préparation du Congrès international de mathématiques (ICM) à Cambridge en 1949-1950. Le précédent Congrès international s’était tenu à Oslo en 1936 et il avait été décidé à cette occasion que le suivant, en 1940, aurait lieu aux États-Unis. Bien sûr, il n’y eut pas de Congrès international en 1940. Même en 1950, organiser un événement véritablement international représentait un véritable défi. De nombreuses questions restaient à résoudre. Il n’y a pas si longtemps, à peine trente ans, les Français avaient organisé un “Congrès international” sans aucun mathématicien

allemand (à Strasbourg en 1920) et le boycott désastreux des mathématiciens allemands après la Première Guerre mondiale n'était pas encore oublié.

Sans grande surprise, à l'exception de quelques mathématiciens yougoslaves, aucun mathématicien d'Europe de l'Est ou soviétique ne participa au Congrès de Cambridge.

Mais l'un des principaux problèmes auxquels l'American Mathematical Society, chargée de l'organisation, dut faire face était d'ordre purement américain : le maccarthysme et la chasse aux sorcières aux États-Unis. Il n'est pas question ici de discuter des nombreux (terribles) effets de cette politique sur la vie en Amérique. L'important ici est qu'elle eut des conséquences sur l'organisation du Congrès. Revenons aux mathématiciens mentionnés au début de cet article.

Laurent Schwartz. Âgé de 35 ans, il devait recevoir la médaille Fields pour avoir créé la théorie des distributions. C'était donc un jeune homme, qui n'avait jamais voyagé aux États-Unis et qui était trotskiste. Il était donc considéré comme dangereux. Ce ne fut pas si simple, mais il réussit à obtenir un visa américain, quelques mois avant le Congrès, grâce à l'intervention personnelle du président Truman (d'après Schwartz dans ses Mémoires [4]).

Mais le véritable problème n'était pas le visa de Laurent Schwartz, mais celui de Jacques Hadamard.

Jacques Hadamard. Il avait 85 ans et fut invité à devenir l'un des présidents d'honneur du Congrès. Mathématicien de renom, il était particulièrement connu aux États-Unis, notamment pour y avoir séjourné pendant l'Occupation (menacé par la législation antisémite française, il dut quitter le pays). Il semble qu'il n'ait pas profité de sa présence sur le sol américain pour mener des activités anti-américaines durant cette période, ni tenté d'assassiner le Président, mais on ne sait jamais... Le Département d'État lui refusa un visa. La raison ? Ce brave vieux monsieur ¹ était un communiste dangereux ; il n'était pas membre du Parti communiste, mais lui était favorable, et sa fille Jacqueline en était une.

Incroyable ! C'est là qu'intervient la discussion mentionnée plus haut sur "C croit que B a dit A". L'idée que le vieux Jacques Hadamard ait pu être considéré comme une menace pour la sécurité des États-Unis est tout simplement inconcevable.

Cependant, c'est la vérité. Et c'est une raison pour laquelle nous devons nous soucier de l'Histoire. Aussi incroyables que ces choses puissent paraître, elles se sont produites et elles peuvent se reproduire.

Henri Cartan et le problème des visas. Vous voulez sans doute savoir ce qui s'est passé et comment. Parmi les orateurs pléniers invités du Congrès figurait également Henri Cartan, âgé de 46 ans et président de la Société Mathématique de France (SMF) cette année-là. Il a également abordé bien d'autres sujets, mais nous nous concentrerons sur celui-ci. Sous son impulsion, la SMF a proposé de menacer de boycotter le Congrès. Cela n'a pas été très bien accepté par l'AMS et cela n'était pas non plus accepté par tous les participants français. Mais la plupart des français suivirent Cartan et la SMF, et l'AMS fit de son mieux pour aider. Les Français étaient censés tous voyager

1. Sur Jacques Hadamard, voir [3].

sur le même paquebot de la Cunard Line.

L’ultimatum de Cartan aux américains devait expirer le 30 juillet, date limite absolue pour confirmer ou non les billets. Ce n’est que le 26 juillet, le Département d’État décida finalement d’accorder le visa. Cartan en fut informé par un télégramme, qui arriva le 27 juillet. Il était alors en vacances dans sa maison familiale à Die, dans le sud de la France. Il se rendit à la poste et envoya des télégrammes, d’abord à la Cunard Line, puis à I. R. Kline (secrétaire du Congrès, très actif aux États-Unis pour obtenir le visa), puis à Jacques Hadamard et aux douze autres mathématiciens français qui attendaient de savoir s’ils pourraient partir.

Il retourna ensuite à ses travaux de mathématiques et commença à préparer sa communication intitulée “*Problèmes globaux dans la théorie des fonctions analytiques de plusieurs variables complexes*” pour le Congrès.

Le Congrès s’ouvrit le 30 août par un discours d’Oswald Veblen, qui rappela à l’auditoire les événements survenus depuis le Congrès d’Oslo de 1936, notamment l’accueil par les États-Unis d’un grand nombre de mathématiciens européens fuyant l’Allemagne nazie (et l’Europe). Il déclara ensuite² :

Nous tenons le Congrès à l’ombre d’une autre crise, peut-être bien plus menaçante encore que celle de 1940, mais qui permet cependant que des représentants d’une grande partie du monde mathématique puissent y assister. Il est vrai que beaucoup de nos plus talentueux collègues ont été empêchés par des obstacles politiques et qu’il a fallu que le comité d’organisation déploie de vaillants efforts pour que les autres puissent venir.

À nos amis non mathématiciens, nous pouvons dire que ce genre de rencontre, qui met de côté toutes sortes de différences politiques, raciales et sociales et se concentre sur un intérêt humain universel favorisera la conciliation et la paix. Mais ce congrès n’est, après tout, qu’une réunion de mathématiciens. Passons à notre sujet.

Références

- [1] L.P. Bourguignon, R. Remmert et E. Hirzebruch, “Henri Cartan 1904-2008”, Bulletin de la Société mathématique européenne 70 (2008), p. 57.
- [2] Q. Lehto, Mathématiques sans frontières, Springer Verlag, New York, 1998, une histoire de l’Union mathématique internationale.
- [3] V. Maz’ya et T. Shaposhnikova, Jacques Hadamard, Un mathématicien universel, Société mathématique américaine et Société mathématique de Londres, 1998.
- [4] L. Schwartz, Un mathématicien aux prises avec son siècle. Birkhäuser, Boston, 2001, traduit du français par Leila Schaeps.

MICHÈLE AUDIN

Institut de Recherche Mathématique Avancée
Université de Strasbourg et CNRS, France

2. De façon assez surprenante, aucun des problèmes politiques rencontrés pendant la préparation du congrès et auxquels Veblen a fait allusion ne sont mentionnés dans [2] sur l’histoire de l’IMU (l’Union internationale des mathématiciens) - bien qu’il y ait dans ce livre un long chapitre consacré aux problèmes politiques de la période 1979-1986.